

*Eszter Valyon*  
Université de Debrecen  
Hongrie

LES RONGEURS IRONIQUES  
– DIMENSIONS RHÉTORICO-  
-PRAGMATIQUES DU  
DISCOURS IRONIQUE DANS  
L’UNIVERS DES RATS  
FABULEUX DE LA FONTAINE

*Au commencement était la fable.*  
(Paul Valéry)

Jacques Janssens donne une telle définition de la fable :

La fable est un récit de peu d’étendue, en prose, ou en vers, qui a pour but d’instruire, de faire ressortir une vérité, d’énoncer un précepte à l’aide d’une histoire illustrant un cas donné et dont la conclusion logique a la force d’une démonstration et la valeur d’un enseignement. La leçon qui est formulée en une maxime, ou bien sous-entendue, elle procède par induction : c’est la moralité. La fable est proprement la mise en action d’une moralité au moyen d’une fiction, ou, encore, une instruction morale qui se couvre du voile d’allégorie.<sup>1</sup>

Genre littéraire, la fable est étroitement liée à une structure particulière qui englobe un récit (*pictura*) toujours accompagné d’une morale courte (*sententia*), d’une fonction pédagogique discernant les traits des attitudes des personnages du récit, attribuant à ceux-ci une certaine valeur sans qu’il les dévalue en simple abstraction. Par cette opération la fable répond au besoin inné chez l’homme de se servir de comparaisons et d’images pour mieux faire comprendre sa pensée.

Les fabulistes choisissent volontiers les animaux, auxquels ils attribuent des caractères distinctifs toujours les mêmes et en rapport avec la nature supposée de chacun. Ce qui entraîne un système de métaphores provenant du monde des animaux, par lequel tous les épisodes du monde humain seront transposés dans le monde des bêtes (Bornecque 1975 : 42). Par ce symbolisme particulier la fable se plaît à l’inventaire discontinu des espèces animales et l’animal fabuleux y est, avant tout, un objet au service de la diatribe morale :

Qu’on m’aïlle soutenir, après un tel récit,  
Que les bêtes n’ont point d’esprit !  
Pour moi, si j’en étois le maître,

---

<sup>1</sup> Janssens J. (1955), *La fable et les fabulistes*, coll. „Lebègue et Nationale”, Office de publicité, Bruxelles, p. 7.

Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.  
 [...]
   
Par un exemple tout égal,  
 J'attribuerois à l'animal,  
 Non point une raison selon notre manière,  
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort. (XII, 15)

Les animaux des fables, qu'ils soient véritables ou mythologiques, ont, presque toujours, les mêmes caractères, sinon les mêmes fonctions, et les représentations animales des attitudes humaines sont soumises à une organisation consciente des réseaux de significations dans une perspective esthétique. Les animaux de La Fontaine contribuent ainsi à la continuation de la tradition gréco-romaine et à la création d'un univers poétique particulier.

Chacune des espèces animales ne peut avoir qu'une fonction unique ; cet ordre naturel restera inébranlable, et le bouleversement de cet ordre établi est choisi comme une allégorie du désordre impie des conflits et des intrigues du monde de l'homme. Les animaux fabuleux de La Fontaine, en tant que continuation des représentations animales des satyres horatiennes, ont en commun avec l'homme deux facultés psychiques irrationnelles, le *thumoeides* (élément courageux) et *epithumêtikon* (élément désirant) (Voisin 2007 : 25).<sup>2</sup> Cependant, l'animal suit son instinct de conservation, de manière immédiate et identique dans chaque espèce ; son comportement est limité puisqu'il ne possède pas la raison libre qui choisit d'elle-même. Il dispose, en même temps, d'une certaine capacité intellectuelle, qui est en rapport avec la mémoire d'une situation donnée et qui instaure une différence chez les individus ou des espèces mieux doués que d'autres.

#### POURQUOI LES RATS ?

Protagoniste de 16 fables, le Rat n'est pas toujours clairement distingué de la souris (mentionnée 8 fois dans le recueil). Profondément inspiré par la *Batrachomachie* attribuée à Homère, La Fontaine l'appelle Ronge-maille (VIII, 22), son peuple « gent trotte-menu » ou « peuple souriquois » dont la capitale est *Ratopolis* gouverné par le roi *Ratapon* (IV, 6) ; et les plus grands héros des rongeurs de cette espèce portent des noms comme *Psicarpax* (dévore-miette) ou *Artarpax* (voleur de pain) qui relèvent l'imitation systématique du modèle homérique.

Malgré sa mauvaise réputation, le Rat de la fiction ne figure pas forcément comme un animal dégoûtant (rat de souterrain, rat des égouts), c'est-à-dire il restera libre des connotations négatives : adulte ou vieilli, il représente la sagesse prudente et expérimentée (Bornecque 1975 : 131). Fortement humanisée, mais quand même inférieure à l'homme, la figure du Rat permettra de présenter des certains traits du caractère de l'homme d'une façon beaucoup plus évidente. Type social, la figure du Rat englobe un vaste inventaire de traits caractéristiques des archétypes français de l'époque. Le Rat de ville est le citadin rempli de soucis, le Rat de champs le bourgeois de campagne qui jouit de la vie (I, 9) ; le Rat reconnaissant est le petit, le faible

<sup>2</sup> Voir : Hor. *Carm.* I, 16 et I, 15; II, 1.

courageux et tenace (II, 11) ; le Rat retiré du monde (VII, 3) est la métaphore du moine jouisseur et hypocrite, qui refuse la charité envers ses confrères utilisant des formules tirées du discours ecclésiastique.<sup>3</sup> Aux cas de danger, les Rats manifestent une telle sorte de créativité, une telle sorte d'ingéniosité qu'il force l'admiration même du narrateur sévère (IX, 19). A part les cas « prototypiques » dans lesquels le Rat, l'image allégorique, quasi personnifiée de la sagesse remporte la victoire à la fin, le jeune magister le Rat « de peu de cervelle », mais « plein de belle espérance » (VIII, 9) et le jeune Rat-philosophe (IV, 11), métaphores de la jeunesse inexpérimentée et naïve, souffrent une terrible punition de leur ignorance juvénile ; le petit Rat imprudent, stupéfait de la grandeur de l'Éléphant « à triple étage », devient tout de suite la victime du Chat sortant de sa cage (VIII, 15). Cependant, même ces trois jeunes rongeurs déconfits surpassent le niveau intellectuel d'autres espaces, ils manifestent une certaine culture, une certaine ardeur à connaître, fidèles à l'attitude idéale du siècle de la Lumière. Deux de ces trois jeunes Rats, victimes de leur naïveté pure, veulent acquérir de l'expérience des pays lointains, étudier d'autres types de gouvernement, tandis que l'autre s'oublie dans ses calculs superflus sur les proportions de l'Éléphant.

Les opérations fondamentales du texte de fable semblent démontrer une forte ressemblance sur le plan du comportement entre les hommes et les animaux ; ces ressemblances sont particulièrement minutieuses et sensibles dans les cas des rats fabuleux de La Fontaine. Ces rongeurs si peu aimés y sont fortement humanisés et ne conservent que quelques aspects de leur morphologie naturelle. Cependant, particulièrement dans le cas des rats, le narrateur vise à plaire tout autant qu'à instruire en cherchant des effets esthétiques et humoristiques de décalage : le Rat de ville offre un véritable régal « fort honnête » sur un tapis de Turquie, le Rat-Ermite se retire dans un gros fromage de Hollande pour jouir des plaisirs de la solitude et de la vie contemplative des sages, le jeune et naïf Messire Rat, à la manière des jeunes protagonistes des romans didactiques de l'époque classique, frappé par l'invitation de la Grenouille maligne songe à un voyage « exotique » à travers des marais pour connaître les beautés de ces lieux lointains, les mœurs des habitants et le gouvernement sage de la Chose Publique...

#### L'ALLÉGORIE IRONIQUE – FIGURE CRÉATRICE DU TEXTE

Le récit des fables de La Fontaine, dominé par le monde des animaux, exige simultanément la stratégie d'interprétation de l'allégorie et celle de l'ironie, qui donnent pour résultat final une figure complexe, *l'allégorie ironique*. Cet ensemble des deux figures dont l'identification et l'interprétation exigent une sorte d'« initiation », un arrière-plan sémantique, peuvent être considéré comme la figure de la « non-compréhension », qui peut conserver, même en écrit, l'intention originale du locuteur.

<sup>3</sup> Le rapprochement avec le Tartuffe de Molière en est bien évident : « il devint gros et gras » (v. 11) : Tartuffe (I, 4) : « Gros et gras, le teint frais » ; « Les choses d'ici-bas ne me regardent plus » (v. 25) : Tartuffe (IV, 1) : « Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas » (d'après les exemples cités par Bornecque 1975 : 131).

Phénomène proprement pragmatique, l'ironie peut être saisie comme une opération qui consiste dans le décalage entre l'intention et la parole du locuteur, c'est-à-dire dans une contradiction potentielle (Behler-Ueding 2001 : 599<sup>4</sup>). Outre, l'ironie s'interprète comme un procédé particulier de l'argumentation des dialogues socratiques, comme une attitude poétique ou philosophique (F. von Schlegel, S. Kierkegaard), et elle apparaît aussi comme l'un des moyens possibles de la déconstruction (J. Derrida, P. De Man).

A la fois figure et trope<sup>5</sup>, l'ironie s'interprète en tant qu'opération rhétorique proprement illocutoire : c'est un contenu secondaire qui se trouve promu au statut de sens véritablement dénoté ; cependant, le sens littéral deviendra corrélativement dégradé en contenu connoté. Par le biais du caractère d'illocution, le locuteur met en valeur un sens différent de celui que possède en langue la séquence signifiante. Par l'ironie verbale, le contexte, le ton du message ou bien le personnage du locuteur suggèrent un sens implicite plus au moins opposé au sens littéral.<sup>6</sup> Comme Quintilien souligne : il est impossible de distinguer des opérateurs explicites de l'opération de l'ironie<sup>7</sup> ; ce trope s'effectue à condition que le destinataire reconnaisse et décode l'incongruité du sens littéral du texte à l'intention du locuteur (Engeler 1980 : 55) :

... un certain Rat, las des soins d'ici-bas,  
 Dans un fromage de Hollande  
 Se retira loin du tracas.  
 La solitude était profonde,  
 S'étendant partout à la ronde.  
 Notre ermite nouveau subsistait dedans.  
 Il fit tant, de pieds et de dents,  
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage  
 Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?

<sup>4</sup> « (...) (die Ironie) das Gegenteil des Gemeinten geäußert wird, daß man das Gegenteil von dem zu verstehen gibt, was man sagt ».

<sup>5</sup> Cf. Lausberg § 585 : « Die Unterscheidung der Wortfigur von der Gedankenfigur betrifft alle Tropen. Die Ironie neigt zur Gedankenfigur, da auch die in einem Wort ausgedrückte Ironie dem ganzen Satz oder Satzzusammenhang ihre Farbe aufzwingt ».

<sup>6</sup> Cf. *Τέχνη ῥητορική* 21, Sp. I. 208 : *Εἰρωνεία δὲ ἐστὶν λέγειν τι μὴ προσποιούμενον λέγειν, ἢ ἐν τοῖς ἐναντίοις ὀνόμασι τὰ πράγματα προσαγορεύειν*. Cf. Cic. *De oratore* III, 203 : *Tum illa, quae maxime quasi irrepit in hominum mentes, alia dicentis ac significantis dissimulatio, quae est pericunda, cum orationis non contentione, sed sermone tractatur; De oratore* II, 269 : *Urbana etiam dissimulatio est, quom alia dicuntur ac sentias, non illo genere de quo ante dixi, quom contraria dicas, ut Lamiae Crassus, sed quom toto genere orationis severe ludas, quom aliter sentias ac loquare; et voir encore : Cic. Ad Quintum fratrem* III, 4, 4 : *Simul et illud (sine ulla mehercule ironia loquor) tibi istius generis priores partes tribuo quam mihi.*

Les recherches contemporaines distinguent l'ironie verbale (*dissimulatio*) par excellence de l'*understatement* et *overstatement*, variantes de l'attitude de la *simulatio* cicéronienne et quintilienne (voir : Cic. *De oratore* III, 53, 203 et Quint. *Inst. Or.* IX, 1, 29). L'ironie verbale se manifeste sous une forme de discours qui représente une situation complètement opposée à la réalité, tandis que le message de l'*understatement/overstatement* tombe justement entre la situation opposée et la réalité (Colston et O'Brien 2000 : 1563). Effectivement, l'ironie verbale tout comme l'*understatement* utilisent la même dimension de contraste avec l'événement actuel, toutefois, ils se distinguent par le degré du contraste à la réalité (voir : Colston 1997).

<sup>7</sup> Voir : *Inst. Or.* VIII, 6, 54–56.

Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens  
A ceux qui font vœu d'être siens. (VII, 3)

Le récit, l'histoire d'un ermite malgré lui applique les clichés fort bien connus du langage hagiographique et les allusions à l'Évangile : un Rat dévot, désintéressé des vanités du monde se consacre à la vie pieuse et se retire dans un monastère – mais ce monastère n'est qu'un gros morceau de fromage. Est-il étonnant qu'il soit vite devenu gros et gras ? Certes, c'est la preuve de la Providence divine. Le caractère ironique de ce morceau de texte est évoqué par le contexte : le fromage-couvent, l'obésité du Rat-ermite, sa dévotion farouche fonctionnent comme des marqueurs de l'ironie, qui suggèrent l'opinion négative du narrateur concernant la vie contemplative, inactive. Ceux qui se retirent du monde d'ici-bas, ne prouvent que leur indifférence et égoïsme insensible.

A part ces considérations il faut encore souligner un trait essentiel de ce trope : pour identifier et pour interpréter l'ironie on doit se rendre compte de son ambiguïté logique. L'énoncé ironique – qui déclare une affirmation *A* sur l'état actuelle d'un monde possible – suggère simultanément son contraire, le *non-A*. L'identification de cette oscillation logique exige alors au moins deux choses. D'une part, on doit reconnaître si la capacité ironique fait part du répertoire des attitudes possibles du locuteur ; d'autre part, l'interprétation nécessite encore un certain arrière-plan pragmatique, une certaine connaissance de l'objet du message ironique. Sans cet arrière-plan le destinataire ne pourra saisir que la valeur *A*, explicite, mais le *non-A* implicite restera caché ce qui rendra impossible le décodage de la véritable intention du locuteur :

Ah ! Mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin  
Me fait injure : tu regardes  
Comme ennemi ton allié.  
Penses-tu que j'aie oublié  
Qu'après Dieu je te dois la vie ? (VIII, 12)

Le Chat, sauvé du danger de mourir par la bienveillance du Rat, pour manifester sa reconnaissance, jure éternelle alliance et amitié avec lui. Heureusement, le Rat prend toujours garde et il n'oublie pas que cet embrassement sera sans doute mortel pour un pauvre rongeur.

C'est Quintilien qui prend en considération, pour la première fois, les interférences entre l'ironie et l'allégorie en prétendant que l'opération de l'ironie se fonde sur l'opération créatrice de l'allégorie. Cette continuité consiste dans le caractère illocutoire de ces deux tropes. Par l'opération de l'ironie et de l'allégorie, un tel sens s'actualise au niveau de la parole qui diffère du sens manifesté au niveau de la langue ; ce sens actualisé dans la parole sera le dénoté de l'énoncé donné. Ce sens implicite seulement par le contexte sera le « véritable » message implicite de l'énoncé.<sup>8</sup> Toutefois, les deux tropes se distinguent d'une façon très décisive : l'allégorie amplifie la connexion entre le domaine source et le domaine cible dans l'espace générique du trope ; le sens implicite n'éteindra pas le sens littéral :

<sup>8</sup> *Inst. Or.* VIII, 6, 44 : At ἀλληγορία, quam inversionem interpretantur, aut aliud verbis, aliud sensu ostendit, aut etiam interim contrarium.

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage. (II, 11)

Cette courte morale qui invite le lecteur à tirer la leçon de la fable 11 du Livre II, relève les allégories constitutives de l'histoire du Lion et du Rat, les deux animaux-protagonistes de la fable qui figurent dans une dimension allégorique par l'opération de la personnification. La personnification des vertus abstraites constitue l'un des *topoi* canonisés de la littérature, qui nous permet de découvrir les allusions possibles à réaliser entre les types d'activité, les attitudes et les modèles culturels. Grâce à cette prédisposition cognitive innée le lecteur sera capable de conceptualiser un tel caractère abstrait comme la Patience ou la Force. Par le processus de la personnification, le locuteur/l'énonciateur attribue une activité ou une attitude humaine à une chose inanimée ou bien à une entité abstraite. Fauconnier, de sa part, a nommé ce processus *mapping*, c.-à-d. développement, qui consiste dans une correspondance univoque, établie entre deux ensembles (1997 : 1).<sup>9</sup> Ce processus se déroule simultanément au champ conceptuel et au champ linguistique. Les personnifications constituent les lieux communs de base et presque les plus anciens de la littérature, puisque l'on attribue des attitudes et des activités humaines aux faits et aux objets du monde même s'ils ne sont que des choses inanimées ou des abstractions. Par le processus de personnification le développement s'établit entre un domaine de source personnifié et un domaine de cible qui obtient son statut personnifié même par le domaine de source (Lakoff-Johnson 1980 : 35). L'énonciateur fait correspondre la personne/l'animal du domaine cible (*target domain*) à l'attitude du domaine source (*source domain*) de la métonymie constitutive de cette figure : le Rat devient donc la représentation allégorique, d'origine métonymique, de la patience, la Patience sage et prudente, la vertu fondamentale dont ce rongeur dispose.

Le modèle conceptuel du développement allégorique surmonte la simple relation métaphorique, puisqu'il opère non seulement avec deux champs d'input associés l'un à l'autre, mais il englobe encore deux autres champs mentaux – un champ générique et un champ intégré – mis en association avec les deux champs d'input (Fauconnier-Turner 1998 : 137) :

J'ai lu chez un conteur de fables,  
Qu'un second Rodilard, L'Alexandre des chats,  
L'Attila, le fléau des rats,  
Rendoit ces derniers misérables. (III, 18)

La création d'une intégration conceptuelle ayant un sens particulier nécessite au moins l'association de quatre champs mentaux. L'interprétation de la figure et son intégration conceptuelle ne se réalise qu'à l'aide du réseau mental. Dans l'exemple cité de la fable du Chat et du vieux Rat (III, 18) le prototype du conquérant/chef d'armée figure dans les deux domaines de source, l'individu (le Chat) et ses traits caractéristiques constituent les domaines cible. Le champ générique de l'allégorie (le Chat est l'Attila des rongeurs) interfère avec les domaines de cible et de source. Cette interac-

---

<sup>9</sup> 'Map, (as cognitive linguists use that term) is a correspondence between two sets that assigns to each element in the first a counterpart in the second.'

tion résulte d'une structure dans laquelle les deux opérations de conceptualisation (chat – chef d'armée et l'individu – prototype) se réalisent simultanément.

Les deux aspects principaux de l'allégorie insistent sur le fait que chaque allégorie demande des commentaires, et que les séquences constitutives de l'allégorie incitent le lecteur à découvrir des connexions thématiques entre le domaine source et le domaine cible. Selon les termes de la typologie, la fonction du commentaire consiste dans l'élaboration du texte cible, c'est-à-dire qu'il permet au lecteur de développer une histoire dans l'autre. La tâche principale du commentaire est d'identifier ou du moins de préciser le domaine cible et ses éléments. Sinon l'attention du lecteur ne sera pas nécessairement attirée sur les associations possibles, sur les interférences des espaces conceptuels. Les règles et les exigences du genre de la fable ne permettent pas d'intercaler de longs passages de commentaire, cependant les allusions éparses du texte facilitent l'interprétation de l'allégorie :

J'ai maints chapitres vus,  
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;  
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
 Voire chapitres de chanoines. (II, 2)

C'est l'expression « le chapitre de moines » qui remplit ici la fonction du commentaire pour faciliter au lecteur d'établir les connexions entre les deux champs conceptuels. Toutefois, le fait que l'ironie n'offre pas de commentaire explicite, puisqu'elle ne peut être exprimée par des expressions référentielles, comme « moi, je te dis d'une façon ironique... » (Haverkate 1990 : 79)<sup>10</sup> également à chacun de ses éléments constitutifs, elle permet au lecteur des associations plus au moins libres et la découverte des similitudes entre le monde des hommes et l'univers des animaux, précisément des rongeurs. Cet univers particulier, à la fois familier et inconnu pour les hommes, grâce aux interactions continues, reflète les attitudes, les actions proprement humaines ; c'est-à-dire que ce sont les formules, les manières de penser et d'agir des hommes qui pénètrent dans ce monde, et qui établissent les codes possibles du comportement des rongeurs, qui n'hésitent pas à imiter les normes de la société et les conventions sociales d'une manière fort civile :

Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin  
 Sur la nécessité présente.  
 Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,  
 Opina qu'il falloit... (II, 2)

#### IRONIE DES RONGEURS – CAS PROTOTYPIQUES

L'ironie verbale, comme l'un des tropes fondamentaux de Quintilien<sup>11</sup>, dispose aussi des marqueurs du trope qui peuvent solliciter plus ou moins fortement le

<sup>10</sup> Comme Utsumi souligne (2000 : 1778), il est possible de créer des expressions explicites au schéma de l'énoncé suivant pour relever l'intention ironique au public ou bien pour éviter le risque d'un malentendu. Cependant, une telle sorte d'ironie perd son effet, et elle ne pourra pas être considérée comme un message ironique bien formé du point de vue pragmatique.

<sup>11</sup> Cf. Lausberg §§ 902–904.

mécanisme dérivationnel. Cependant, ces marqueurs resteront implicites et cette nature implicite de l'ironie produit des difficultés considérables dans la distinction des messages ironiques et des messages non-ironiques ; c'est-à-dire que l'ironie ne possède pas de signaux spécifiques.<sup>12</sup> La description du festin organisé par le Rat de ville ne contient donc, en elle-même, aucun marqueur spécifique de l'ironie :

Sur un tapis de Turquie  
Un couvert se trouva mis.  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.  
Le régal fut fort honnête  
Rien ne manquoit au festin... (I, 9)

Le contexte, par la nature de ses données contextuelles, peut plus ou moins bloquer le sens littéral/primaire en imposant le sens dérivé<sup>13</sup> ; ainsi, le contexte révèle l'hypocrisie cachée des tirades du Rat-Ermitte vénéré comme un saint :

Mes amis, dit le Solitaire,  
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus ;  
En quoi peut un pauvre reclus  
Vous assister ? que peut-il faire  
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?  
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. (VII, 3)

Cependant, l'identification de l'ironie implique toujours la reconnaissance d'un décalage entre le sens littéral et le sens actualisé (Kerbrat-Orecchioni 1994 : 59 ; Giora 1995 : 241), qui constitue la condition primaire de la réussite de l'interprétation. Comme chaque type de trope, l'ironie subit, pour sa part, une sorte de solidification. Malgré ce processus, il est nécessaire que le sens littéral, même si dépossédé de son rôle dénotatif, se maintienne quand même dans l'énoncé<sup>14</sup>, pour que le trope puisse continuer à exister en tant que tel, et conserver son efficacité rhétorico-pragmatique (Kerbrat-Orecchioni 1994 : 61) :

Le Rat s'étonnoit que les gens  
Fussent touchés de voir cette pesante masse :  
« Comment si d'occuper ou plus ou moins de place

<sup>12</sup> Cf. Barbe 1995 : 140 : « irony possesses no easily identifiable independent criteria. As much as we would like to find them, there are no signals that can be considered purely signals of irony ». Les études empiriques vérifient qu'on peut interpréter les messages ironiques sans aucune intonation spécifique, puisque l'ironie se manifeste même en écrit (Gibbs et O'Brien 1991). Les marqueurs attribués à l'opération de l'ironie peuvent aussi se mettre en valeur pour les cibles essentiellement non-ironiques (Barbe 1995). Les interprétations ironiques et non-ironiques sont dérivées de l'usage de la même intonation dans différents contextes.

<sup>13</sup> Voir : Littmann et Mey (1991) ; Gibbs et O'Brien (1991) ; Gibbs et al. (1995). Toutefois, ces études ne distinguent pas forcément les situations qui effectuent l'ironie verbale (les situations qui rendent ironiques les énoncés) des situations par excellence ironiques ou des ironies situationnelles (Utsumi 2000 : 1778).

<sup>14</sup> Kerbrat-Orecchioni remarque que la prise en compte du sens littéral n'est pas nécessairement « consciente », et elle ne précède pas forcément l'identification du sens dérivé. Il suffit que cette prise en compte se produise de quelque façon, à un moment, à une condition suffisante, mais nécessaire, pour que le trope puisse fonctionner (1986 : 108-109).

Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants !  
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?  
 Seroit-ce grand corps qui fait peur aux enfants ?  
 Nous ne prisons pas, tout petits que nous sommes,  
 D'un grain moins que les Éléphants ? » (VIII, 15)

L'ironie, par son caractère illocutoire, peut exister sous une forme conventionnalisée, c'est-à-dire qu'on doit prendre en considération des énoncés codés en langue. Trop d'ironies la révèlent pour que l'on méprenne sur l'apparente objectivité du récit et le malicieux bon sens du rat rustique :

Ce n'est pas que je me pique  
 De tous vos festins de roi :  
 Mais rien ne vient m'interrompre :  
 Je mange tout à loisir.  
 Adieu donc. Fi du plaisir  
 Que la crainte peut corrompre ! (I, 9)

La théorie de mention proposée par Sperber et Wilson (1981) en tant que critique des théories « traditionnelles » accentue la nature allusive de l'ironie. Les versions récentes de cette théorie (Sperber et Wilson 1986 ; Wilson et Sperber 1992) expliquent l'ironie verbale comme interprétation échoïque d'un énoncé, d'une expectation ou d'une norme culturelle par laquelle le locuteur se dissocie du sujet en suscitant le rire ou la méprise. Wilson (2006), pour sa part, souligne que l'ironie verbale est étroitement liée à la théorie de pertinence. Ses analyses vérifient que la valeur interprétative de l'usage de langue échoïque est beaucoup plus forte que sa valeur descriptive. Cette dernière est mise en œuvre quand l'énoncé représente l'état possible ou actuel du monde. Par contre, la valeur interprétative de l'énoncé domine au cas de la représentation d'un énoncé/pensée actuel ou possible. L'usage interprétatif requiert alors une capacité de métareprésentation. Pour déchiffrer les énoncés à valeur interprétative, le destinataire doit deviner ce que le locuteur voudrait faire savoir de sa pensée/intention ou de son énoncé. Ce processus se réalise d'une façon plus explicite par l'usage des commentaires ; faute d'indication linguistique explicite du type « il pense, je dis, etc. », l'intention du locuteur n'est pas forcément mise en évidence :

Je rendrais mon ouvrage  
 Capable de sentir, juger, rien davantage,  
 Et juger imparfaitement,  
 Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.

Il faut alors prendre en considération des cas particuliers, où l'usage interprétatif se fonde sur les caractéristiques abstraites de la métareprésentation de l'énoncé en question. Dans l'exemple suivant le locuteur cherche à méta-représenter un contenu proprement logico-conceptuel. Ce contenu est donc supérieur à l'énoncé datable que le locuteur veut communiquer au destinataire :

Un Rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris,  
 Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,  
 Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.  
 Une Grenouille approche, et lui dit en sa langue :  
 « Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin. » (IV, 11)

Cependant, le choix de l'énoncé méta-représenté s'effectue non seulement par ses caractéristiques logiques, mais parce qu'il se produit ou il se maintient par un personnage / par un type de personne particulier. L'ironie verbale est donc un usage de langue tacitement attributif. Si le destinataire ne reconnaît pas la motivation de ce choix, son interprétation est inadéquate. La Grenouille tire le Rat naïf et inexpérimenté (qui interprète, sans doute, le message ironique de la Grenouille comme une invitation gentille) au fond de l'eau sous le prétexte d'un voyage exotique et d'un festin :

Dans le marais entrés, notre bonne commère  
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,  
Contre le droit des gens, contre la foi jurée. (IV, 11)

L'usage échoïque constitue donc un sous-type particulier de l'usage attributif.<sup>15</sup> Ce type d'usage de langue représente non seulement le contenu de l'énoncé, mais il reflète l'intention du locuteur pour informer le destinataire sur les réactions possibles. Bien que l'ironie, par sa complexité, surpasse les cadres de la notion de l'interprétation échoïque (Giora 1995), l'exemple suivant, la reconnaissance du Chat envers son libérateur, le Rat, vérifie bien l'aspect ironique des énoncés échoïques :

Je jure éternelle alliance  
Avec toi, repartit le Chat.  
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :  
Envers et contre tous je te protégerai,  
Et la Belette mangerai  
Avec l'époux de la Chouette :  
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : « *Idiot !*  
*Moi ton libérateur ? je ne suis pas si sot.* » (VIII, 22)

Comme le soulignent Wilson et Sperber (1992), un énoncé ne peut interpréter un ensemble de faits d'une façon ironique qu'à condition qu'ils disposent des mêmes implications logiques et contextuelles. Le Chat, libéré du réseau par le Rat, propose une alliance éternelle et une protection contre les voisins antipathiques, la Belette et la Chouette. La réaction immédiate du Rat constitue donc une réflexion ironique à la proposition généreuse, en faisant appel à l'hostilité éternelle des Chats et des rongeurs. Toutefois, cette réaction contredit les attentes du Chat. Ce décalage entre les attentes (le Rat ne refusera jamais une alliance si favorable ; les rongeurs sont naïfs, ayant peu d'intelligence) et l'attitude du Rat (il décode la véritable intention du Chat) fonde le caractère ironique de ce dialogue.

Par sa réponse, le Rat – indigné – ne cherche pas à inciter le Chat à sa proposition récente ; il veut mettre en évidence son opinion d'alliance visée. Le Rat veut faire voir sa véritable attitude : l'indignation et la méfiance envers tout ce qui appartient au monde des Chats. Il répète, par une interrogation échoïque, l'idée de la reconnaissance, cette idée à rejeter pour accentuer son absurdité : « *Moi, ton libérateur ?* ». Suivant le modèle de Wilson (2006), cette situation, dans un contexte ironique, peut impliquer un large spectre d'attitudes de la surprise jusqu'aux nuances du scepticisme, du refus :

<sup>15</sup> Cf. Sperber et Wilson : « [Irony] invariably involves the implicit expression of an attitude, and that the relevance of an ironical utterance invariably depends, at least in part, on the information it conveys about the speaker's attitude to the opinion echoed » (1986 : 239).

« Je ne suis pas si sot ». Ces attributions peuvent se produire d'une façon plus au moins explicite. Par l'usage échoïque le locuteur indique ouvertement son attitude, ou bien il permet au destinataire de distinguer cette attitude des éléments paralinguistiques ou contextuels. Cette caractéristique de ces énoncés vérifie l'ironie verbale en tant qu'énoncé échoïque : le locuteur (généralement / tacitement) exprime l'une des attitudes dissociatives (scepticisme, refus, rire, etc.) par rapport à l'énoncé primaire. Le point de départ du décodage de l'énoncé ironique est de dissocier le locuteur de l'énoncé littéral et de suggérer sa véritable pertinence et sa valeur informative. L'on peut ainsi interpréter l'exemple récemment cité comme un écho aux espérances et aux attentes du Chat. La réponse ironique du Rat révèle qu'il trouve ridicule et injurieuse l'alliance visée avec le Chat. La réaction du Rat est purement échoïque ; le Rat ne prétend pas qu'il serait le libérateur du Chat. Par contre, il se dissocie de l'énoncé au contenu pareil (opinion, espérance, attente que les rongeurs soient si sots et si naïfs par nature qu'ils acceptent cette proposition).

Semblablement, la séquence des questions (*subjection*) de la fable citée peut être considérée comme un exemple de l'ironie dans la mesure où l'énoncé signifie « moi, je n'oublierai jamais ta véritable nature, car un chat ne sera jamais reconnaissant ; ne vaut rien une alliance faite par la nécessité » :

Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie  
 Ton naturel ? Aucun traité  
 Peut-il forcer un Chat à la reconnaissance ?  
 S'assure-t-on sur l'alliance  
 Qu'a fait la nécessité ? (VIII, 22)

Les conditions de réussite du décodage auxquelles est soumis cet énoncé ironique sont pour l'essentiel celles qui caractérisent le refus, l'indignation, et non celles, qui caractérisent la question. En tant que question, cet énoncé n'est pas pertinent, donc il est susceptible d'échouer. Les conditions de vérité concernent le sens dérivé, et, car il s'agit d'un trope proprement illocutoire, les conditions de réussite sont étroitement liées à la valeur dérivée.

Cependant, l'ironie peut se produire sous une forme « vive », non-conventionnelle, correspondant aux tropes d'invention de la rhétorique classique. Comme ajoute Kerbrat-Orecchioni, l'axe de la lexicalisation de ces formes ironiques est en réalité graduel : certains types d'énoncé sont déjà standardisés, plus au moins réduits aux expressions idiomatiques ; tandis que d'autres sont entièrement livrés au contexte.<sup>16</sup> Toutefois, en cas de non-lexicalisation, c'est le contexte qui permet de

<sup>16</sup> L'hypothèse de proéminence gradée (*Graded Salience Hypothesis* – GSH, cf. Giora 1997 : 185), développée indépendamment des recherches de l'ironie verbale, consiste dans la priorité du sens proéminent dans le processus interprétatif. Le locuteur choisit d'abord le sens proéminent (soit le sens littéral, soit le sens figuré) de l'énoncé polysémique. La notion de la proéminence peut être saisie par la lexicalisation de la forme donnée, son degré de familiarisation, sa fréquence et son statut dans un co(n)texte linguistique. Ces facteurs impliquent la priorité du sens proéminent, la hiérarchie stricte des sens. Cette hiérarchie bien établie rendra difficile la détection de « nouveaux » sens. Autrement dit, cette hypothèse rejette la priorité du sens littéral, et postule la primauté du sens proéminent (Giora 1997 : 197) ; elle propose plutôt la révision du modèle pragmatique standardisé, la critique de la théorie de violence. Le sens littéral restera encore perceptible après la mise en œuvre des sens dérivés

constituer le trope même. Le trope illocutoire d'invention<sup>17</sup> ne peut être identifié à la dérivation allusive, puisque sa valeur dérivée ne restera plus sous-entendue, elle s'impose comme valeur dominante. Dans de tels cas, c'est la non-pertinence du sens littéral qui constitue essentiellement l'ironie :

Quelqu'un auroit-il jamais cru  
Qu'un lion d'un rat eût affaire ? (II, 11)

Suivant l'argumentation précédente, fondée sur le caractère proprement illocutoire de l'ironie, la théorie de la représentation implicite (*Implicit Display Theory* – IDT) accentue que l'ironie verbale consiste dans une énonciation qui représente, d'une façon implicite, un contexte, une situation ironique. L'énoncé ironique présume donc une représentation implicite du contexte ironique. Cette présomption facilite de reconnaître l'intention du locuteur et de décoder le message ironique. Cependant, cette représentation implicite n'offre aucune condition nécessaire ou suffisante pour distinguer l'ironie verbale des énoncés non-ironiques. Pourtant, elle sert de présomption pour vérifier le caractère ironique d'un certain énoncé et elle infère une intention ironique pour que la situation actuelle réponde aux exigences d'un contexte ironique (Utsumi 2000 : 1779). Par l'exemple cité de la fable du *Chat et Le Rat*, on peut vérifier la nature et le fonctionnement du contexte ironique. Facteur indispensable d'un énoncé ironique, il consiste dans trois éléments consécutifs (données  $t_0$  et  $t_1$  locutions temporelles ;  $t_0$  et  $t_1$  précèdent le temps de l'énoncé en question) :

- Le locuteur a une expectation  $E$  en temps  $t_0$  : le Rat suppose que le Chat, une fois délivré, le traitera de gibier, de proie potentielle.
- L'expectation  $E$  n'est pas congruente à la réalité en temps  $t_1$  : le Chat propose une alliance éternelle, profitable pour tous les deux.
- L'identification de cette incongruité aura un effet négatif sur l'attitude du locuteur (indignation, colère, remords, refus, envie, etc.) : le Rat refuse l'alliance.

---

(non-littéraux). Giora remarque que les interprétations ironiques sont moins proéminentes que les interprétations littérales/non-figurées, puisqu'elles nécessitent un processus plus long.

<sup>17</sup> Les actes de parole ironiques ne sont pas forcément performatifs, mais ils sont nécessairement indirects. Un énoncé ironique englobe donc au moins deux propositions, dont l'une est prédicative, l'autre est impliquée, et  $P \neq P'$ . Autrement dit : « [They] must be in formal opposition to [one an] other through negation or through some opposing semantic relationship such as complementarity, antonymy, contradiction, or converseness. If no such formally negative relationship seems to exist between  $P$  and  $P'$ , then there still must be a very discernible but perhaps non-polar difference » (Amante 1981 : 81–83). Amante souligne donc le caractère « quasi-perlocutoire », c'est-à-dire « affectif » de l'ironie verbale. Cette force affective attire l'attention à l'énoncé même et elle met en évidence le message implicite. Brown (1980) postule que l'ironie ne peut pas se limiter aux actes illocutoires. Haverkate fait voir l'ironie verbale comme l'expression intentionnelle de l'insincérité (1990 : 104). Glucksberg, de sa part, introduit le concept de « l'insincérité pragmatique » : *the speaker has violated at least one of the felicity conditions of well-formed speech acts, usually the sincerity condition* (1995 : 52). Cette insincérité pragmatique constitue une condition nécessaire, mais pas suffisante de la création/perception de l'ironie verbale. L'autre condition, c'est une expectation/norme/convention violée par le locuteur.

Ces théories citées reflètent une forte dépendance de la pragmatique de Grice en expliquant l'ironie verbale comme la violation intentionnelle et perceptible des maximes (Attardo 2000 : 803).

La notion de représentation implicite constitue alors les conditions caractérisant le prototype de l'ironie verbale suivant la théorie de prototype (Rosch et Mervis 1975 ; Lakoff 1987). Comme cette théorie le vérifie, les énoncés ayant plus de caractéristiques de la représentation implicite seront considérés comme plus ironiques. Cette corrélation implique qu'on peut vérifier le caractère ironique d'un énoncé donné par la similarité de l'énoncé et du prototype. L'on y retrouvera alors des conditions typiques définissant le prototype de l'ironie verbale :

1. L'ironie verbale présuppose donc un propre arrangement situationnel, c'est-à-dire le contexte ironique, qui consiste dans l'expectation du locuteur, dans une incongruité entre cette expectation et la réalité, et l'attitude négative du locuteur envers cette incongruité.
2. L'ironie verbale, en tant qu'une expression verbale (énoncé), englobe, d'une manière implicite, un contexte ironique. Ce contexte, dans les cas prototypiques, se produit par un énoncé qui fait allusion aux expectations du locuteur, en violant, au moins, l'une des maximes pragmatiques (Grice 1975 ; Searle 1979, Haverkate 1990).
3. La distinction des énoncés ironiques et non-ironiques se fonde sur le principe de la représentation implicite et sur les facteurs du contexte. L'interprétation de l'ironie nécessite, d'une part, l'identification de la représentation implicite de l'intention du locuteur. D'autre part, c'est le contexte « ironique » qui doit être mis en évidence pour décoder le message ironique. La vérification du caractère ironique du contexte en question exige d'inférer les constitutives prototypiques du contexte ironique. La mesure de l'ironie apparente sera donc définie, d'une façon qualitative, par le degré de similarité entre le message analysé et le cas prototypique de l'ironie.

La condition du contexte ironique accentue l'importance du contexte dans l'interprétation de l'ironie. Cette condition suggère que l'interprétation de l'ironie est plus facile, si l'expectation du locuteur est évidente aux destinataires. D'autre part, le degré du caractère ironique explique l'interaction entre la polarité de la sentence et la disponibilité de l'expectation.<sup>18</sup> Les fables qui apparaissent comme les parties d'un recueil et qui appartiennent ainsi à un genre déterminé sont tout à fait propres à susciter l'attente d'une certaine distance entre le monde humain et l'univers des rongeurs qui favorise une interprétation ironique.

<sup>18</sup> Utsumi (2000) cherche à définir le degré de l'ironie  $d(U)$  à l'aide de la formule suivante :

$$d(U) = d_m \cdot d_a + (1-d_m) \cdot d_d + d_i + d_e ;$$

si les facteurs déterminant le degré de l'ironie sont les suivants :

$d_a$  – le degré d'alluder aux expectations du locuteur,

$d_i$  – le degré de l'incertitude pragmatique implicite,

$d_e$  – le degré de l'expression indirecte d'une attitude négative,

$d_d$  – le degré de la polarité indépendante du contexte,

$d_m$  – le degré de la manifestation des expectations du locuteur, comme motivation de l'ironie

( $d_a = 0$ , c'est équivalent au  $d_m = 0$ , mais  $d_a \neq d_m$  si  $d_a, d_m > 0$ ).

Cette formule suggère qu'un énoncé positif, sans aucune manifestation explicite de l'expectation du locuteur, pourra être considéré plus ironique que les énoncés contenant des expectations explicites par les relations de cohérence ( $d_m = 1 ; d_a \ll 1$ ).

## CONCLUSION

L'ironie, en tant que figure consécutive du récit des fables, se produit aussi par la tension continue entre le monde des rats et le monde humain – en adaptant ce procédé rhétorique La Fontaine se tient au modèle horatien. Cette opération a pour résultat un récit à double espace, l'un des espaces peut s'appliquer même au monde des animaux, tandis que l'autre se rattache uniquement aux hommes. Le caractère didactique et à la fois ludique des fables consiste même dans cette oscillation continue entre les espaces du récit : bien que les animaux gardent leur morphologie naturelle, ils agissent d'une façon profondément humaine, leurs actions, leurs attitudes sont toujours tirées du monde humain :

Autrefois le Rat de ville  
 Invita le Rat des champs  
 D'une façon fort civile,  
 A des reliefs d'ortolans. (I, 9)

L'adaptation systématique de ce procédé inspiré par la satire horatienne explique, par exemple, que la Cigogne, même si sa représentation fabuleuse est tout à fait conforme à la morphologie naturelle de la cigogne, boit d'une bouteille ; le singe ne prépare pas de marrons rôtis ; le lion ne préside jamais les conseils des animaux...

Dans la plupart des cas, les représentations animales des attitudes humaines basées sur le mécanisme de la métaphore sont dégradantes pour l'homme ; émotions et passions impulsives sont l'animalité de l'homme, tandis que le récit suggère que l'homme devrait réfléchir et dominer sa passion. L'on retrouve également dans les fables, sinon une défense des animaux, du moins l'apologie d'un ordre naturel contre les excès de la convoitise humaine. La lecture des fables de La Fontaine nous suggère la validité générale de certaines méthodes de la pragmatique moderne dans le domaine du décodage des messages ironiques, méthodes qui peuvent être appliquées, semble-t-il, à des textes littéraires déjà éloignés de notre temps. La capacité d'identifier le caractère ironique de ces textes pour saisir l'essentiel de l'œuvre rend possible la compréhension de ce recueil du XVII<sup>e</sup> siècle. Évidemment, le nombre de possibilités de l'interprétation ne dépend que de l'expérience et de la compétence littéraire du lecteur.

L'interprétation restreinte seulement au sens littéral ne démontre donc qu'un manque de compétence littéraire ; et l'évidence du fait que la littérature peut communiquer avec nous, lecteurs, à travers des siècles réside dans notre capacité naturelle de déchiffrer les messages allégoriques des temps anciens.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMANTE D. I. (1981), The theory of ironic speech acts. *Poetics Today* 2 (2), 77–96.  
 ATTARDO S. (2000), Irony as relevant inappropriateness. *Journal of Pragmatics* 32, 793–826.  
 BEHLER E. (1998), Ironie. in : Ueding, G. (réd.): *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*. Band 4. Max Niemeyer, Tübingen.  
 BORNECQUE P. (1975), *La Fontaine fabuliste*. S.E.D.E.S., Paris.

- BROWN R.L.J. (1980), The pragmatics of verbal irony. in: R.W. Shuy & A. Shnukal (eds.): *Language use and the uses of language*. Georgetown University Press, Washington DC, 111–127.
- COLSTON H.L. (1997), I've never seen anything like it: Overstatement, understatement and irony. *Metaphor and Symbol* 12 (1), 43–58.
- COLSTON H.L., O'BRIEN J. (2000), Contrast and pragmatics in figurative language : Anything understatement can do, irony can do better. *Journal of Pragmatics* 32, 1557–1583.
- ENGELER U.P. (1980), *Sprachwissenschaftliche Untersuchung zur ironischen Rede*. Abhandlung zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät der Universität Zürich, Zürich.
- FAUCONNIER G. (1997), *Mappings in Thought and Language*. Cambridge University Press, Cambridge.
- FAUCONNIER G., TURNER M. (1998), Conceptual Integration Networks, *Cognitive Science* 22 :2, 133–187.
- GIBBS R.W., O'BRIEN J. (1991), Psychological aspects of irony understanding. *Journal of Pragmatics* 16, 523–530.
- GIBBS R.W., O'BRIEN J., DOOLITTLE, S. (1995), Inferring meanings that are not intended: Speakers's intentions and irony comprehension. *Discourse Processes* 20 (2), 187–203.
- GIORA R. (1995), On irony and negation. *Discourse Processes* 19, 239–264.
- GIORA R. (1997), Understanding figurative and literal language: The graded salience hypothesis. *Cognitive Linguistics* 7, 183–206.
- GLUCKSBERG S. (1995), Commentary on nonliteral language: Processing and use. *Metaphor and Symbolic Activity* 10 (1), 47–57.
- GRICE H.P. (1975), Logic and conversation, in: P. Cole & J. Morgan (eds.), *Syntax and semantics*, vol. 3. *Speech Acts*, Academic Press, New York, 41–58.
- HAVEKATE H. (1990), A speech act analysis of irony. *Journal of Pragmatics* 14, 77–109.
- JASINSKI R. (1966), *La Fontaine et le premier Recueil des « Fables »*. A.-G. Nizet, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1986), *L'implicite*. Armand Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1994), Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées. *Langue française* 101, Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique, 57–71.
- LAKOFF G., JOHNSON M. (1980), *Metaphors we Live by*. University of Chicago Press, Chicago.
- LAUSBERG H. (1960), *Handbuch der Literarischen Rhetorik: Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*. Max Hueber Verlag, München
- LITTMANN D.C., MEY J. (1991), The nature of irony: Toward a computational model of irony. *Journal of Pragmatics* 15, 131–151.
- ROSCH E., MERVIS C. (1975), Family resemblances: Studies in the internal structure of categories. *Cognitive Psychology* 7, 573–605.
- SEARLE J.L. (1979), *Expression and meaning*, Cambridge University Press.
- SPERBER D., WILSON D. (1981), Irony and use-mention distinction, in: P. Cole (ed.), *Radical Pragmatics*, Academic Press, New York, 295–318.
- SPERBER D., WILSON D. (1986), *Relevance: Communication and Cognition*, Blackwell, Oxford.
- UTSUMI A. (2000), Verbal irony as implicit display of ironic environment: Distinguishing ironic utterances from nonirony. *Journal of Pragmatics* 32. (2002), 1777–1806.
- VOISIN D. (2007), Les représentations animales chez Horace dans le livre II des Satires et les livres I à III des Odes : présence ou absence d'une transformation générique. *Rursus* 2 (2007) URL: <http://revel.unice.fr/rursus/document.html?id=100>
- WILSON D. (2006), The pragmatics of verbal irony : Echo or pretence?, *Lingua* 116, 1722–1743.
- WILSON D., SPERBER D. (1992), On verbal irony, *Lingua* 87, 53–76.
- WILSON D., SPERBER D. (2007), On Verbal Irony. in: R.W. Gibbs JR. & H.L. Colston (eds.), *Irony in Language and Thought. A Cognitive Science Reader*, Taylor & Francis, New York.

## Summary

### *Ironic rodents – rhetorical and pragmatic dimensions of the ironic discourse in the world of fairy-tale rats by La Fontaine*

The present paper discusses the rhetorical / pragmatic dimensions and levels of the verbal irony through the example of La Fontaine's Rat-fables. Verbal irony performs a pragmatic function, making use of a potential contrast between expected and experienced events. This makes verbal irony generally funnier, more criticizing, more expressive of a difference between expected and ensuing events and more protective of the speaker than literal remarks. This paper also proposes a study of verbal irony, as purely pragmatic phenomenon, in order to provide a plausible review how irony is distinguished from non-irony, how the traditional pragmatic theory, the echoic interpretation theory, the pretence theory and the recent implicit display theory could be applied for checking and analysing the nature and function of the verbal irony in the fables. Furthermore, this set of adequate theories indicates the validity of 17<sup>th</sup> century fables, and contributes a detailed analysis of the allegoric 'ironicalness'.

## Streszczenie

### *Ironiczne gryzonie – retoryczno-pragmatyczne wymiary dyskursu ironicznego w świecie bajkowych szczurów u La Fontaine'a*

Niniejszy artykuł omawia retoryczno-pragmatyczne wymiary i poziomy ironii słownej na przykładzie bajek o szczurach u La Fontaine'a. Ironia słowna spełnia funkcję pragmatyczną, używając potencjalnego kontrastu pomiędzy wydarzeniami oczekiwanymi a doświadczonymi. Dzięki temu ironia słowna staje się na ogół bardziej śmieszna, bardziej krytyczna, wyrażająca lepiej różnicę między zdarzeniami spodziewanymi a zaistniałymi, a także chroni mówiącego lepiej niż uwagi dosłowne. Artykuł proponuje także studium ironii słownej jako zjawiska czysto pragmatycznego, dostarczając przekonującego przeglądu tego, jak ironia jest odróżniana od nieironii oraz jak tradycyjna teoria pragmatyczna, teoria interpretacji dźwiękonaśladowczej, teoria pozorów i nowa teoria okazywania implicytnego mogą być stosowane do sprawdzania i analizowania natury i funkcji ironii słownej w bajkach. Ponadto ten zestaw stosownych teorii wskazuje na wciąż aktualną celność XVII-wiecznych bajek i dostarcza szczegółowej analizy „ironiczności” alegorycznej.